

et le Comnène lui-même ne pouvait se défendre d'y croire. Mais surtout on lui savait gré de représenter, en face de « l'étrangère », la dynastie et la tradition nationales. De plus en plus, dans cette capitale ardente et passionnée, le contact trop prolongé avec les Latins, le souvenir des insolences subies en silence, la rancune des amours-propres froissés, le mécontentement surtout des intérêts économiques lésés préparaient un réveil formidable du nationalisme byzantin. Andronic en fut le héros. La princesse Marie déjà, au moment de sa rébellion, lui avait écrit pour le supplier d'intervenir ; depuis lors, les plus illustres personnages de l'empire ne cessaient de l'accabler de leurs sollicitations et lui affirmaient que, s'il se prononçait, tout le monde se rangerait de son côté. Et lui, à ces suggestions, à ces nouvelles, sentait se rallumer son ambition éternelle. Fort habilement, pour préparer sa voie, il feignait d'être très préoccupé du sort qui menaçait le jeune empereur, très inquiet des visées qu'on prêtait au protosébaste, et particulièrement scandalisé des mauvais bruits qui couraient sur la régente. Il laissait ses deux fils s'engager dans le complot de la princesse Marie et donner ainsi aux mécontents des gages et des espérances ; pour lui, il attendait son heure. Elle sonna vers le milieu de 1182. Sa fille Marie accourut alors à Oenaion pour l'avertir que le moment était venu de s'engager à fond dans la lutte. Andronic se décida et il partit pour Constantinople.

Avec son adresse ordinaire, « le subtil Protée », comme l'appelle un contemporain, sut colorer son attitude des prétextes les plus plausibles et justifier au mieux sa rébellion. Protestant de la pureté de ses